

JOUR DES TÉNÈBRES

Una Cruickshank de Loom Street



25/2/1991

Cher Stephan,

Il y a bien longtemps, quand j'étais petite et que nous étions en vacances à Blackpool, j'ai fait un tour de Wild Mouse, c'était un genre de montagnes russes où l'on s'entassait dans une souris en fibre de verre qui glissait en hurlant le long d'une structure en bois branlante. Plus jamais ça. Après, il a fallu que je mette la tête entre les genoux pour ne pas vomir ma barbe à papa, j'ai ensuite passé le reste de la journée à garder les manteaux. Vous n'avez probablement jamais entendu parler de Wild Mouse, alors ce n'était peut-être pas la meilleure façon de commencer, mais c'est l'effet que m'a fait votre lettre.

Pour répondre à votre première question : oui, vous avez fait un bon « travail de détective ». J'arrive pas à croire que vous ayez fouillé les registres de mariage et écrit à toutes celles qui portent le même nom de jeune fille que moi dans le pays. Dieu seul sait ce que les dix autres Jean Healys doivent se dire ! J'ai aussi beaucoup de mal à me faire à l'idée qu'Una ait donné mon nom à l'un de ses tableaux. Après ce qui s'est passé entre nous, je me suis toujours demandé si elle pensait encore à moi. Je suppose que ça en dit long sur la question. Je répondrai à vos interrogations du mieux que je peux, mais je ne sais pas si je vous serai très utile ou combien de temps cela prendra. Pour

tout vous dire, je ne suis pas en bonne santé, mais je ne vais pas vous embêter avec ça. Personne n'a envie d'entendre les autres se plaindre de leur maladie.

Vous avez demandé quand j'ai rencontré Una pour la première fois. Eh bien, c'est comme si elle avait toujours été dans les parages. Par exemple, je me souviens que j'observais des fourmis qui grignotaient les pattes d'un cloporteur (cloporteur ? J'ai toujours un doute). Derrière la maison, elles dégringolaient en file indienne le long d'une fissure en portant les pattes encore remuantes. Une autre fois, je suis debout dans l'encadrement de la porte de la cuisine avec de la pisse chaude qui coule le long de mes cuisses tandis que maman, la bouche pleine de pinces en bois, étend le linge. Je me revois noyer ma poupée Pree dans un nid-de-poule rempli de pluie. J'ai beaucoup de lambeaux d'images et de sons comme ça au fond de moi, et dans tous, Una est là quelque part, un peu en dehors du cadre.

Plus tard, les choses deviennent plus claires : Una et moi sur le bord du trottoir déchirant à quatre mains l'une des tartes à la confiture de maman. Je la revois se tortiller et faire craquer ses coudes pour faire couiner les autres gamins de Loom Street (c'était la personne la plus désarticulée que je connaisse). Je me souviens être assise derrière elle dans la baignoire tandis que maman versait de l'eau savonneuse sur sa tête. Des cheveux noirs, raides et poisseux. De la mousse qui glisse le long de sa colonne vertébrale. À l'époque il était encore permis de donner le bain à l'enfant d'une autre femme.

Una était fille unique, mais moi j'avais une sœur, Agnes, de cinq ans mon aînée, et jolie, et populaire ; tout ce que je n'étais pas. La dodue, c'est sûrement comme ça que vous m'auriez appelée (Agnes me surnommait « suif »). J'étais timide, on

s'en prenait à moi facilement, et j'étais persuadée que maman m'aimait moins à cause de ça. Una disait « on s'en fout d'Agnes, c'est moi ta vraie famille », et le soir, quand j'étais allongée dans le lit à écouter à travers le mur, pendant que maman brossait les cheveux d'Agnes ou épinglait sa nouvelle robe, les deux riant bêtement au loin, je me disais que c'était vrai.

Avant, les enfants comme nous n'avaient pas la vie facile à l'école. Pour vous donner un exemple précis, je vais vous raconter un cours d'EPS. Mr Thirsk était notre professeur à cette époque-là, donc nous devons avoir huit ou neuf ans. Je détestais l'EPS. À chaque fois que je repense à ces leçons, je vois un ciel chargé de pluie, des feuilles mortes qui voltigent autour de mes chevilles. Il faisait un froid de chien aussi, nos tenues de sport légères ne nous protégeaient pas du vent hurlant de la mer du Nord. L'école était divisée en familles inspirées de l'histoire du pays : les Stuarts étaient en vert, Hanovre était en rouge, Windsor en bleu, et les Tudors en jaune. J'étais une Tudor, Una une Stuart, et nous jouions l'une contre l'autre dans une partie de netball¹. J'étais terrifiée par ce sport parce que je pensais que si je n'attrapais pas la balle correctement je me casserais les doigts. Mais Una était intrépide : grande, taillée comme une allumette, rapide comme l'éclair, pivotant sur ses talons pour passer la balle tout en évitant les mains levées des Tudors. Elsie Stanger détestait Una tout particulièrement. Elsie était la capitaine de mon équipe et la pire des brutes, une fois, elle avait aspergé d'encre mon roulé à la confiture et m'avait forcée à le manger. Pendant la partie elle levait les yeux au ciel et ricanait chaque fois que je faisais une erreur (ce qui arrivait souvent), quant à Una, elle lui marchait sur les talons et lui donnait des

1. Sport collectif dérivé du basket, joué en Angleterre à partir des années 1890 et devenu très populaire dans les pays du Commonwealth.

coups par-derrière lorsque Mr Thirsk avait le dos tourné. J'ai entendu Elsie lui siffler « ta gitane de mère est une folle » à un moment où elle et Una se battaient pour avoir la balle, et au fur et à mesure de la partie, le visage pâle d'Una s'est assombri et ça n'avait rien à voir avec l'effort.

Vers la fin du jeu, Una a pris possession de la balle dans le cercle central et Elsie y a vu une occasion. Elle a foncé à fond de train sur Una sans aucune intention d'essayer de récupérer la balle. Non, Elsie voulait l'aplatir. Una a ignoré ses camarades qui lui criaient après pour qu'elle fasse une passe, qu'elle se sauve. À la place, elle a pris son élan et a lancé la balle en plein sur le visage d'Elsie. Pratiquement à la même seconde, une traînée noire a traversé le terrain et la balle a éclaté dans un jet de plumes et un cri assourdissant. Elsie, aussi, a poussé un cri en tombant, s'écorchant les mains et les genoux sur le goudron râpeux.

Tout s'est immobilisé. Mr Thirsk a soufflé dans son sifflet. Avec les autres on s'est regardés les yeux écarquillés.

Un épervier foudroyé se tenait là sur le terrain, une aile retournée sur elle-même, l'autre déployée, en train de convulser. Sa tête était horriblement penchée sur le côté et il nous fixait de son œil doré. La pauvre bête n'était pas morte. Des plumes marron tachetées s'envolaient dans le vent glacial. Un peu plus loin, Elsie tenait ses genoux ensanglantés dans ses mains ensanglantées et pleurnichait. Je ne l'enviais pas. Sa mère allait devoir lui retirer des cailloux avec une aiguille bien chaude pendant des semaines.

« Emmenez-la à l'infirmerie », a dit Mr Thirsk. On voyait bien que lui non plus n'était pas sûr de ce qui venait de se passer.

Deux filles ont aidé Elsie à se relever en la tenant sous les bras et l'ont emmenée tandis qu'elle boitait. Una est restée seule, debout dans le cercle du milieu, les yeux rivés sur l'oiseau qui était en train de mourir. Mr Thirsk a sifflé une nouvelle fois, mais le son semblait si faible et dérisoire contre le vent. Il a dit que la leçon était terminée, alors nous on s'est tous dirigés vers les vestiaires puants pour nous changer. Les autres de la classe parlaient d'Una en chuchotant et lui jetaient des regards suspicieux par-dessus l'épaule. Une fois arrivée à la porte, je me suis retournée. Una était toujours sur le terrain, agenouillée au-dessus de l'épervier. On aurait dit qu'elle lui parlait. Puis elle lui a tordu le cou. Quand elle m'a rejointe, elle tenait deux plumes dans son poing. Elle m'en a tendu une.

« Garde-la », elle a dit.

Ses yeux étaient roses, mais secs. Ah, encore autre chose : je ne l'ai jamais vue pleurer. Enfin, j'en rajoute. C'est arrivé une fois, mais bien des années plus tard.

Cette histoire d'épervier a donné le ton pour Una à l'école. Ça a été le début d'un mythe qui est devenu de plus en plus étrange et sombre. Un mythe qui faisait que les filles comme Elsie réfléchissaient à deux fois avant de lui chercher des noises. C'est pour ça que je suis restée le plus près possible d'Una. Je me suis glissée dans sa bulle protectrice, et ce faisant, les quelques amis que j'avais se sont peu à peu éloignés. Jusqu'à ce qu'Una et moi n'ayons plus que l'une et l'autre sur qui compter.

Voilà ce sont mes premiers souvenirs. Je commence à avoir des crampes à la main maintenant. Peux plus écrire. J'enver-

rai ça demain. Je compte bien répondre dès que possible à vos autres questions, car je sens qu'il y en a un paquet d'autres à venir. Vous avez déterré quelque chose de bien enfoui, en revanche est-ce que c'est une bonne ou une mauvaise chose, je ne peux le dire.

Bien à vous,

Jean Barr

P.-S. Vous disiez que vous étiez le directeur des Ananke Acquisitions? S'il vous plaît, faites-moi parvenir l'adresse, pour que je puisse y envoyer les prochaines lettres. J'aimerais éviter que mon mari se demande pourquoi je passe mes journées à écrire à un autre homme. C'est déjà assez tendu comme ça en ce moment.

6/3/1991

Cher Stephan,

Vous vouliez aussi en savoir plus sur ses parents? Eh bien, je suis restée assise là toute la matinée à essayer de vous répondre précisément, mais sans y arriver. À la place, je vais vous raconter le soir du Nouvel An 1958, et ça donnera une idée.

Même si l'on ne recevait pas de cadeaux, j'adorais le Nouvel An plus que mon anniversaire ou Noël ou le reste. Je pense que c'est parce que tout le monde montrait le meilleur de lui-même. Les gens portaient leurs plus beaux habits et leurs meilleurs parfums. Ils buvaient un coup, racontaient une bonne blague, et baissaient la garde. C'était merveilleux à voir. Teesside était une ville de métallurgistes à l'époque, Ironopolis, on l'appelait : plus de 40 000 personnes à la fleur de l'âge qui travaillaient dans les forges, et le ciel rougeoyait toute la nuit. Par contre, le boulot était rude. Il pouvait – et c'était souvent le cas – avaler les gens tout entier, mais pour cette soirée unique tout le monde était différent. Nos voisins, mais pas que.

Nous organisions toujours une grande fête chez nous pour qui voulait venir. Pas besoin d'invitation. C'était la seule soirée de l'année où nous rallongions la table de la salle à manger et maman sortait sa nappe rouge et dorée pour l'occasion. Voir cette nappe, c'était comme revoir une vieille amie. J'avais onze ans, et j'avais passé toute la journée à aider en cuisine : roulés à

la saucisse, *pudding stotties* au jambon et aux petits pois, *brandy snaps* (rappelez-vous que c'était seulement quatre ans après le rationnement, de la nourriture comme ça, c'était le sommet du raffinement). Je peux encore sentir l'odeur des savons Yardley's English Lavender et les parfums Old Spice et la fumée de cigarette quand je traversais la fête avec des plateaux. J'adorais comment les gens regardaient discrètement leurs montres, comme si minuit était un grand secret qu'ils étaient les seuls à connaître.

J'avais aussi pour mission de m'occuper des manteaux, ce que je prenais très au sérieux. Je disais : « Bonsoir Monsieur un tel et Madame une telle », en essayant de prendre ma voix la plus radiophonique, « je vous en prie, entrez ». On a frappé à la porte, mais c'était seulement Una. Ses cheveux étaient comme brusquement griffonnés au charbon autour de son visage de fantôme, ses yeux noirs, taciturnes. Je l'ai fait entrer sans me lancer dans mon discours de bienvenue.

« Ils arrivent », elle a dit en passant devant moi.

J'ai jeté un coup d'œil dehors et aperçu en haut de Loom Street une silhouette qui approchait rapidement, Talitha Cruickshank – la mère d'Una – trottnait vers moi dans une robe noire et un châle pendait comme une chose morte sur ses clavicles, son décolleté débordait quand elle s'est penchée sur moi dans l'entrée. Ses cils pleins de mascara faisaient des paquets et sa bouche peinturlurée de rouge était une blessure au couteau violemment pressée sur ma joue jusqu'à en sentir les dents. Pas de parfum, pas comme les autres femmes. Elle puait la sueur et son haleine sentait le fruit en putréfaction.

Elle a levé au plafond sa main gauche sans annulaire, puis elle a murmuré : « La fin est proche. » Jamais oublié ça. Après elle a dit que George serait là dans deux minutes. C'est comme ça qu'elle a fait son entrée dans la fête.

Je frissonnais dans le hall grand ouvert, je plissais les yeux vers le haut de la rue, mais je ne voyais pas George. Peut-être avait-il oublié quelque chose et était-il rentré chez lui ? Peut-être était-il déjà entré par la porte de derrière ? Comme je l'ai dit, je prenais l'accueil des invités très au sérieux, mais l'air de décembre était aussi tranchant que la lame d'un couteau. J'ai décidé de laisser la porte entrouverte juste au cas où, et je m'apprêtais à caler une chaussure au niveau du chambranle quand je l'ai aperçu.

George Cruickshank a traversé l'allée péniblement. Les talons de ses chaussures raclaient le sol du chemin gelé, ses bras ballants pendaient le long de son corps. Il a mis plusieurs minutes à atteindre la maison et j'ai claqué des dents pendant tout ce temps.

« Bonsoir, Mr Cruickshank », j'ai dit quand enfin il est arrivé.

Il lui a fallu un moment avant de réaliser d'où venait la voix. Il a baissé sur moi des yeux mouillés, et si vous ne l'aviez jamais rencontré auparavant, vous auriez mis ça sur le compte de la petite. Mais pas moi, j'avais plus de jugeote.

« Salut, jeune fille. »

Les mots qui sortaient de la bouche de George étaient comme du caramel.

« Votre cravate est défaite, Mr Cruickshank. »

Il a posé une main tremblante sur ma tête, mais la cravate est restée dénouée autour de son cou.

Une fois la fête bien démarrée, on m'autorisa à mettre mes disques préférés. Ils doivent toujours être dans le grenier quelque part : *Tom Hark* d'Elias et ses Zig-Zag Jive Flutes, et *Endless Sleep* de Marty Wilde. (J'en ai encore des frissons lorsque Marty chante *I heard her voice crying in the deep / Come join me baby in my endless sleep.*) Papa et oncle Neville avaient monté le canapé

en haut des escaliers le matin même, comme ça y avait de la place pour guincher, et tout le monde s'amusait. (J'ai un souvenir flou où je surprends maman et papa en train de s'embrasser au-dessus du lavabo de la cuisine. Quand elle m'a vue, maman a eu un petit rire bête et a jeté un torchon sur la tête de papa.)

Pendant ce temps, Talitha prenait ses aises au salon. Elle touchait les bras des hommes et riait trop fort aux choses qu'ils racontaient, pendant que les femmes de ces hommes se lançaient entre elles des regards noirs. George était assis sur un tabouret contre le mur avec un verre à la main qu'il n'avait pas touché, le regard fixé sur un point du tapis. J'ai retrouvé Una en haut des escaliers sur le canapé avec ce qui ressemblait à une citronnade, mais quand j'en ai pris une gorgée, ma bouche s'est remplie de salive.

«Y a du gin dedans», elle a dit avant de faire craquer ses coudes.

Agnes a hurlé dans les escaliers qu'il était presque minuit, alors j'ai tiré Una du canapé et nous sommes descendues.

Les derniers moments de l'année sont toujours les plus palpitants, vous ne trouvez pas? Quelqu'un a levé l'aiguille du tourne-disque et a allumé rapidement le poste de radio, mixant à travers le bruit de soucoupe volante jusqu'à trouver le présentateur de la BBC qui nous disait qu'il ne nous restait plus que trente secondes. Les adultes se sont rassemblés joyeusement en un cercle brouillon et ont croisé leurs bras, pendant que les gamins toujours debout à cette heure formaient un autre cercle, plus petit, à l'intérieur. Je me suis retrouvée en face d'Una, qui était, je pense, bien pintée.

«Dix», a dit le présentateur.

DIX! – Tout le monde a hurlé – NEUF! – J'ai marmonné – HUIT! – Una n'a rien dit – SEPT! – La femme à côté de Tali-

tha tenait sa main comme on tiendrait le mouchoir usagé d'un inconnu – SIX! – J'ai cherché George du regard – CINQ! – Il n'était pas là – QUATRE! – Je l'ai aperçu à travers les corps, toujours sur son tabouret, à regarder son verre se répandre sur le tapis trempé – TROIS! – DEUX! – UN! – **BONNE ANNÉE!**

Les adultes chantaient *Auld Lang Syne* en agitant leurs bras croisés, tandis que nous, les gamins, nous remplacions les mots par des « daaaaah daaah dah dahs » tout en essayant de nous tirer les bras pour nous désarticuler les uns les autres. Una n'opposait aucune résistance. Ses bras étaient secoués brutalement, sa tête rebondissait mollement sur son long cou. Les adultes ont rompu le cercle, ils s'enlaçaient et s'embrassaient et se serraient les mains, et tout était parfait jusqu'à ce qu'une plainte étrange réduise la pièce au silence. Talitha avait éteint le poste de radio. Elle avait joint ses mains entre ses seins et regardait fixement avec des yeux sauvages. Les gens lui ont instinctivement fait de la place, comme on le ferait pour un chien en qui on n'a pas confiance. Quelqu'un a fait un bruyant « tut-tut » de désapprobation.

Puis Talitha a souri, un large sourire ravagé par la cigarette, elle a fermé les yeux et a commencé à chanter.

De toute ma vie, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Comment puis-je, seulement avec ce carnet et ce crayon, tenter de le décrire? C'était sirupeux, rance, irrégulier tout en même temps, et pas en anglais. Des hommes aux petits sourires en coin se donnaient des coups de coude pendant que les autres (les femmes, principalement) rougissaient de colère. Una s'est glissée là-haut avec un nouveau verre volé.

Talitha, elle, ne remarquait rien. Elle chantait et se balançait au milieu de la pièce. Elle ressemblait à un animal en cage sur le

point de devenir fou. C'est seulement une fois la dernière note tremblante éteinte qu'elle a ouvert les yeux. Son mascara avait coulé formant de grosses bavures noires comme les images de taches d'encre que l'on trouve dans les asiles psychiatriques.

Un silence de mort avait envahi la pièce jusqu'à ce que maman lance, à contrecœur, quelques applaudissements. Quelqu'un a mis un disque et la tension est un peu retombée. Le siège de George était vide. Je suis allée dans le hall et la porte était grande ouverte, laissant entrer l'amertume de ce nouveau janvier. George, lui, était quelque part en haut de la rue, se traînant au loin comme un scaphandrier qui traverse les fonds marins chaussé de bottes de fer.

À mon retour dans le salon, Talitha s'était brouillée avec quelques voisins. J'étais trop loin pour entendre, mais je voyais bien qu'il y avait de l'énervement. Mary Eastbourne du numéro 8 pointait le doigt en direction de Talitha, qui affichait un large sourire mêlé de confusion. Mary a bondi vers elle, mais elle a été retenue en arrière. Maman s'est interposée et a dit quelque chose à Mary, qui s'est secouée pour se libérer avant de partir dans la cuisine comme une furie. Puis elle a parlé directement à l'oreille de Talitha. Je voyais le sourire de Talitha se transformer en une moue étrange et inquiète à la Elvis. La mère d'Una a joué des coudes à travers les convives en se dirigeant vers moi. J'ai couru dans le hall et je lui ai ouvert la porte d'entrée.

Talitha a tiré son châle fin sur ses épaules.

«Tous des critiques», elle a lâché en partant.

En haut, le nouveau verre d'Una était presque vide. Je lui ai dit «Bonne année» et en retour elle a marmonné la même chose. Elle sentait le drap mal séché quand je l'ai prise dans mes bras, et il a fallu qu'elle ferme un œil pour bien me voir.

« Il y a un baiser sur ta joue », elle a dit avant de s'évanouir.

*

Voilà, c'étaient ses parents, Stephan. Vous en ferez ce que vous voudrez. La prochaine fois je vous raconterai la berge. Je sais que vous attendez avec impatience que j'y vienne enfin.

Bien à vous,

Jean Barr

29/3/1991

Cher Stephan,

Il y a du raffut en bas. Vincent est en train de crier sur Alan parce qu'il n'a pas remis la clef de la laverie sur le crochet. Alan est mon fils, Vincent mon mari. Maintenant j'entends Alan monter les escaliers en boitant et fermer la porte de sa chambre. Chopin – c'est notre chien – aboie dehors. Vincent piétine dans tous les sens. Puis il part et ça se calme.

Je m'excuse. Je ne voulais pas vous raconter tout ça, c'est juste que c'est souvent ainsi. Alan a vingt-deux ans et il est sensible, quelque chose que Vincent a du mal à accepter. Mais bon, vous vous y connaissez en art, Stephan. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ce qu'est la sensibilité.

Una était une artiste née. Quand elle était gamine, elle trouvait n'importe quel moyen de laisser sa marque – même tout simplement avec un doigt sur la fenêtre embuée d'un bus. Voici une anecdote pour vous : un weekend pluvieux, quand nous avions à peu près dix ans et que nous traînions à la maison – toujours ma maison –, nous avons remarqué que Nana avait piqué du nez sur sa chaise. Una l'a remarqué avant les autres, alors elle s'est dirigée vers la vieille malle très abîmée que mon père avait gardée de la guerre, là où je mettais mes jeux. Elle a fait grincer le couvercle, et elle a pris des crayons

et du papier, puis elle s'est allongée sur le tapis de foyer. Elle tournait sa tête par-ci, par-là, suçant le bout de son crayon, elle étudiait Nana. Puis elle a commencé à dessiner. Son crayon grattait comme une souris derrière les murs, ses yeux brillèrent dans leurs orbites en encrier.

Je ne voulais pas être mise à l'écart, alors je me suis trouvé du papier, mais quand je regardais Nana... par où commencer ? La tête, je me suis dit. Mrs Fox en classe d'arts plastiques disait que le visage était comme un crucifix dans un ovale, mais le visage de Nana n'était pas ovale. Je n'y voyais aucune forme. J'ai jeté un œil sur la page d'Una. Déjà, Nana était en train d'apparaître : elle, mais pas elle, moins par ses propres lignes que par les espaces entre elles. J'ai entamé mon propre dessin doucement. Chaque petite tentative de coup de crayon m'éloignait de l'image que j'avais en tête.

Le crayon mal taillé d'Una a roulé de son poing. « Ses oreilles sont bizarres », elle a chuchoté.

Son dessin était... stupéfiant.

Du grand art à dix ans. J'ai essayé de cacher mon propre gri-bouillage, mais elle me l'a tiré des mains en le pinçant du bout des doigts.

« Fais pas ça », elle a dit.

Nana s'est réveillée de sa manière habituelle, en lâchant un pet. Elle réagissait toujours de la même façon : « *Oh deary me.* » Ça nous faisait vraiment marrer, ça. Elle a voulu savoir ce qu'on faisait comme bêtise, et elle a demandé qu'on lui montre nos dessins. Elle a levé le mien à la fenêtre. La pluie faisait des petits bruits secs contre la vitre.

« Oh, c'est joli, elle a dit. Vraiment joli. »

Je voyais mon stupide dessin à travers le papier et je n'ai rien dit.

Puis Nana a regardé le dessin d'Una et quelque chose est passé sur son visage. Elle s'est penchée au-dessus du papier. Una venait-elle juste de le dessiner ?

Una a fait oui de la tête.

Nana a regardé la page pendant un long moment.

« Je suis vieille, hein, les filles ? » elle a dit.

Nous avons répondu que non, mais je suppose qu'elle l'était.

Nana a accroché nos dessins sur le mur au-dessus de la malle, où ils sont restés des années, longtemps après que les choses ont mal tourné entre nous deux. Je les voyais tous les jours – un terrible rappel de la raison pour laquelle elles avaient mal fini.

*

Quand vous avez écrit dans votre lettre qu'Una avait peint la même scène des centaines de fois, j'ai su exactement de quoi vous parliez. Elle dessinait ces berges sans arrêt. Au début, je croyais que c'était la Tees, la rivière, mais plus tard j'ai compris que non. Je les vois encore : la boue noire, le bruissement des roseaux. Cette impossibilité de distinguer la limite entre le brouillard et la rivière. Parfois il y avait des formes dans le brouillard, un peu floues, ou s'échappant presque de la page, mais Una ne disait jamais quoi – ou qui – elles représentaient.

Vous avez demandé si je savais pourquoi elle avait cette « fixette ». Eh bien, Mrs Fox avait posé à Una la même question après que, pour la énième fois, elle avait passé tout le cours sur le tourbillon bleu-gris de ces berges. Una a répondu que c'était un rêve qu'elle avait eu, d'ailleurs le seul rêve qu'elle n'ait jamais eu. Mrs Fox l'a regardée bizarrement quand elle a dit ça.

Il y a encore plein de choses à dire là-dessus, et c'est lié à la fille verte, mais j'entends Chopin qui hurle. Ça veut dire que Vincent est de retour, et que je ne vais pas pouvoir me détendre tant que lui et Alan n'auront pas fait la paix. C'est encore mon boulot, pour l'instant en tout cas.

Bien à vous,

Jean

P.-S. Non, je n'ai rien de ses premiers travaux, désolée. Qui sait ce que sont devenus ces tableaux aujourd'hui ? Où s'échappe l'enfance d'une personne ?

10/4/1991

Cher Stephan,

Vous vouliez savoir qui était la fille verte du tableau que vous avez décrit. Eh bien, vous êtes en veine.

Hormis l'art, l'autre chose qu'Una aimait beaucoup, c'était se foutre les jetons. Un mercredi sur deux, un type appelé Henry conduisait une bibliothèque mobile dans Loom Street et Una empruntait autant d'histoires de fantôme que son ticket le lui permettait. Des fantômes qui flottaient dans les couloirs, *La Chose dans la cave*, ces photos de couvertures victoriennes abominables avec des ectoplasmes qui sortent des yeux d'une gitane – Una les dévorait.

Ses histoires préférées, en revanche, parlaient de personnes enterrées vivantes. Vous n'imaginez pas le nombre de types qui se réveillent six pieds sous terre après qu'un docteur incompetent les a déclarés morts tout comme le nombre de cercueils, enfouis depuis une éternité, qui, une fois exhumés, affichent des marques de griffures de l'intérieur. Ou bien de travailleurs qui, rénover un vieux château en hôtel de luxe, cassent les murs et font dégringoler les os moisis d'untel qu'on avait emmuré. Ou d'explorateurs s'aventurant dans un réseau souterrain « inexploré » d'Amérique du Sud, simplement pour trouver dans une antichambre des plus inaccessibles deux squelettes humains enlacés comme deux guillemets.

La préférée absolue d'Una était celle qui racontait l'histoire du bateau de croisière de luxe au mystérieux bruit métallique sous les ponts. Des spécialistes avaient passé le bateau entier au peigne fin de haut en bas sans jamais trouver la source de ce bruit. Les années avaient beau avoir filé, le bruit métallique n'avait fait qu'empirer, il courait le long des tuyaux, commençait même à résonner dans tout le bateau jusqu'à réveiller la première classe. Là, ça a été le pompon : car, quand le bourgeois se met en rogne, tout le monde le sait et ça fait encore plus de bruit. En plus, des incendies se sont mis à surgir de nulle part. Les réserves de nourriture pourrissaient sans raison. Un petit mousse s'est fait emporter par une vague géante alors que la mer était calme. Alors une rumeur s'est répandue : ce bateau était maudit. Ça a bien refroidi les gens. Les réservations ont chuté. Et au final, le bateau a été démonté.

Una m'avait raconté cette histoire une bonne douzaine de fois, mais elle m'attrapait toujours le bras au dernier paragraphe : « Et c'est seulement quand ils ont ouvert la coque en faisant levier qu'ils ont trouvé le riveteur qui avait disparu depuis des années, durant la construction du bateau. » Encore dans son bleu de travail, le maillet toujours dans sa main dont il ne restait plus que les os. Il était en train de travailler dans la coque quand on l'avait refermée et personne ne l'avait entendu crier au secours. C'était ça le bruit, clang, clang ! Son fantôme martelait « laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! »

Una était fascinée par ce qui avait pu se passer dans la tête de ce riveteur pendant les jours de son agonie.

« Il a sûrement réalisé des choses, elle m'avait dit une fois.

— Quoi comme choses ? »

Una prenait un air grave. Elle se rapprochait et ses lèvres effleuraient mon oreille. « Comme... **BOUH!** »

Livres mis à part, Nana était la meilleure pour nous donner la chair de poule. À chaque fois qu'Una et moi étions trop énervees, ou en retard pour le dîner, ou si nous étions trop bavardes pendant *Hancock's Half Hour*, elle disait : « Si vous vous tenez pas à carreau, Peg Powler va venir vous chercher. »

Peg Powler, comme racontait Nana jamais fatiguée de rabâcher, était une sorcière qui vivait dans la Tees et qui noyait les garçons et les filles qui n'écoutaient pas les aînés.

« Mais on vit pas à côté de la rivière », disions-nous.

Nana était préparée. « Peg est dans les tuyaux, elle répondait. Elle vous attire dans les *netty* (pour vous ce sont les toilettes, Stephan) par les fesses. »

D'ordinaire, les histoires à propos de Peg n'allaient pas plus loin, mais un jour, où on avait dû être particulièrement insupportables, Nana a lancé : « Oh, alors vous pensez que je me moque de vous, c'est ça ? Je vous ai jamais raconté comment elle a failli m'avoir ? »

Fascinée, Una s'est glissée contre les pieds de Nana.

« J'avais à peu près votre âge, il y a très, très longtemps maintenant, Nana a commencé, tournant les yeux vers le dessin d'Una au-dessus de la malle. J'habitais un endroit appelé Foulde, pas très loin d'Egglescliffe, juste au bord de la Tees. Dans le temps, il y avait pas tous ces horribles logements sociaux. On était pas tous les uns sur les autres comme maintenant.

— Est-ce que c'était une ferme ? a demandé Una.

— Non, ma fille. Pas une ferme, mais il y avait la nature tout autour. De la vraie terre sous les pieds. On connaissait toutes les étoiles. Je parie que vous les filles vous en connaissez aucune. »

Ce qui était vrai. À l'époque comme maintenant, dès que je lève les yeux au ciel, tout ce que je vois est orange. Le manque d'étoiles était l'une des raisons qu'utilisait Nana pour se plaindre

des immeubles de Burn Estate. Elle évoquait souvent ses souvenirs, comment les puissants avaient raconté aux bonnes gens de Foulde (et plus tard de St Esther, où elle avait déménagé avec papy) que leurs maisons étaient en réalité misérables et pas faites pour des humains. Une injustice, disait Nana, que l'on aggravait en séparant ces communautés et en les forçant à vivre dans « ces foutus poulaillers de ciment ». Chaque fois que maman et papa étaient assez près pour entendre ce genre de discours, je les surprénais à se regarder en levant les yeux au ciel.

Mais revenons à notre histoire. « Peu importe, a continué Nana, ma mère – c'est votre arrière-grand-mère –, elle nous mettait en garde nous les gamins contre Peg Powler, exactement comme je le fais maintenant avec vous les filles. Et exactement comme vous deux, on n'y faisait pas attention. Peg Powler? *Haway*, c'est des trucs de bébé. Alors bien entendu, un jour de grand soleil on est tous partis au trot en direction de la rivière pour jouer... »

Una et moi étions enlacées sur le tapis de foyer.

« Si ma mémoire est bonne, a repris Nana, ça s'est passé un peu après Eggescliffe, là où la rivière fait un coude en allant vers Yarm. On s'amusait, à faire des ricochets et à attraper des épinoches dans des pots à confiture, quand mon frère Bill a proposé de jouer à cache-cache. Il a compté et nous nous sommes tous éparpillés. J'ai pris un chemin différent, et j'ai trouvé un saule qui poussait au-dessus de la rivière. Les feuilles tombaient et se joignaient aux roseaux pour former une sorte de voile autour de moi. Ses racines flottaient à la surface de l'eau, alors j'ai grimpé dessus et je me suis cachée en contrebas. C'était une bonne cachette et bientôt, au loin, j'ai entendu les cris de mes amis qui se faisaient attraper par Bill. Je me souviens que je pensais : "Je vais gagner!" (Nana s'est avancée sur sa chaise). Mais

après j'ai été prise d'un frisson. Quelque chose me regardait. Je me suis penchée au-dessus de l'eau et la rivière est devenue blanche. Ma mère m'avait mise en garde contre Powler et sa crème. Ça voulait dire qu'elle était tout près... (Après avoir jeté un coup d'œil à la pendule) Oh, je crois bien que c'est l'heure du dîner les filles.

— NON!»

Nana a fait briller son dentier.

« Sûres ?

— OUI!»

Nous nous sommes réinstallées et Nana a continué.

« Donc, je regardais la crème quand Peg est apparue. Tout ce que je pouvais voir d'elle était sa tête au-dessus de la surface. Elle avait une main comme ça – Nana a écarté sa main sur son visage et nous a fixées à travers ses doigts pleins d'arthrose – et elle me regardait droit dans les yeux. »

Una a enfoncé ses ongles crasseux dans mon bras.

« Je pouvais plus bouger, a continué Nana, je pouvais plus parler. J'étais dans une sorte de transe. Je l'entendais dans ma tête appeler mon nom, et plus j'écoutais, plus je voulais aller vers elle. Puis elle a retiré cette patte squelettique, et je vais vous dire, les filles, je veux plus jamais avoir à poser les yeux sur un autre visage comme celui-là de toute ma vie. Sa peau d'un vert blafard était tellement tendue qu'on pouvait voir son crâne. Des cheveux noirs plaqués sur les côtés de sa tête, et à l'intérieur d'elle ça grouillait. Des vers ou des parasites, Dieu sait quoi. On pouvait voir ses rouages sous le peu de chair qui lui restait – os, ligaments, tendons. Et l'odeur. Devinez ce qu'elle sentait ? »

Nous avons secoué la tête.

« Le moisi, a dit Nana. Elle empestait tellement que je pouvais pas respirer. Quand elle souriait, ses dents ressemblaient à

des bouteilles cassées. (Elle frissonna à ce souvenir.) Mais vous savez le pire dans tout ça, les filles ? »

Murmure : « Quoi ? »

— Elle était magnifique. »

Je ne comprenais pas. Comment quelqu'un d'aussi horrible à regarder pouvait-il être magnifique ? Mais avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, Una a parlé :

« Alors qu'est-ce qu'elle a fait ? »

— Peg ? Elle s'est approchée de plus en plus. J'ai essayé de bouger, crier, mais j'y arrivais pas. Je me suis pissé dessus. Mon pied a commencé à glisser sur les racines. Tout est arrivé si lentement, et ses yeux – *Oh God* les filles, ses yeux –, ils n'ont jamais quitté les miens. Quand elle a été assez près, elle a tendu la main et ses longs doigts gluants se sont refermés autour de ma cheville. Ils étaient tellement, tellement froids. Froids et morts. Et c'est à ce moment-là que j'ai entendu Billy hurler mon prénom du haut de la berge. D'une certaine manière sa voix a fait quelque chose, a rompu le charme. J'ai essayé de me débattre, mais Peg a resserré sa prise et a commencé à couler. Elle voulait m'entraîner au fond de l'eau avec elle. »

La jambe d'Una s'est agitée à côté de la mienne.

« J'y étais jusqu'aux genoux, les filles, j'étais si proche (Nana s'est avancée sur sa chaise, en tenant son pouce et son index à un centimètre l'un de l'autre) si proche de la laisser m'avoir. Mais après j'ai pensé à Billy, à maman et à papa, au fait que je ne les reverrais plus jamais, et j'ai tiré ma jambe d'un coup sec aussi fort que j'ai pu et je me suis libérée. J'ai traversé la boue et les roseaux en titubant, puis je me suis effondrée sur la rive juste devant Billy et le reste de mes amis. Bill était aussi blanc qu'un drap, le pauvre ! Ma chaussure était pleine de sang. Elle m'avait pris un morceau. »

J'ai jeté un œil sur Una. Ses poings étaient serrés.

« Je n'ai plus jamais joué près de la rivière, a conclu Nana. Je savais que Peg avait goûté une partie de moi.

— Est-ce que tu l'as dit? a murmuré Una, émue.

— Je l'ai raconté à tout le monde! Même à maman et papa. Je voulais pas que Peg attrape quelqu'un d'autre, penses-tu?!

— Est-ce qu'ils t'ont crue?

— Et ben non, pas vraiment. Moi et Bill, nous avons pris une volée, et mes amis ont dit que j'avais un grain. (Nana regardait soucieusement un fil qui dépassait de sa jupe.) Peu importe, peu de temps après, Bill a eu une pneumonie et il est mort... J'avais plus très envie de jouer après ça.

— Je suis désolée Nana », j'ai dit.

Je ne savais pas ce qu'il fallait dire dans ces circonstances.

« C'était il y a longtemps, hein. »

Un silence. Puis, moi :

« Nana ?

— *Aye?*

— Rien de tout ça est vrai, si? Sur Peg Powler?

— Qu'est-ce que tu crois? »

J'ai haussé les épaules.

« C'est vrai, a dit Una. Quel âge elle avait?

— Impossible à dire, a répondu Nana. Vieille et jeune à la fois. C'était bizarre.

— Qu'est-ce qu'elle portait?

— Je n'ai vu que son buste, mais je crois qu'elle portait rien. »

Una a serré les poings.

« Tu penses qu'il serait arrivé quoi si elle t'avait eue?

— Una, ma petite, je sais pas... »

Una s'est tournée vers moi.

« Tu la crois pas?

— J’sais pas... »

Nana a remué les orteils de son pied droit.

« Chausson. »

Una l’a retiré.

« Chaussette. »

Una a agrippé le bout de la chaussette et l’a retiré centimètre par centimètre, laissant apparaître le tibia tacheté et marbré de Nana. Nous en avons eu le souffle coupé : là, juste au-dessus de l’os rond de sa cheville, il y avait la peau fine de sa cicatrice qui formait une faucille.

Voilà, je pense qu’il s’agit de la fille verte du tableau, Stephan. Son nom est Peg Powler ; elle est très vite devenue plus qu’un conte terrifiant pour Una. Cette dernière harcelait Nana sans arrêt pour qu’elle lui raconte encore l’histoire, elle demandait plus de détails à chaque fois, et je pense que son obsession grandissante commençait à rendre Nana perplexe. Inquiète, même.

Un jour, peu de temps après, Una n’est pas venue à l’école, ou elle n’est pas venue chez moi pour le dîner comme à son habitude. Quand elle est finalement apparue dans mon jardin le matin suivant, ses vêtements étaient pleins de boue et elle avait des bouts de feuilles de saule collés dans ses cheveux. Elle avait fait tout le chemin à pied jusqu’à Eggescliffe, là où Nana avait joué à cache-cache, et elle avait attendu au bord de la rivière toute la nuit que Peg vienne à sa rencontre. Elle avait même trempé ses pieds dans l’eau. J’ai demandé à Una ce qu’elle avait vu, et n’importe quelle gamine de cet âge se serait vantée et aurait clamé n’importe quoi, « Je l’ai vue ! Je l’ai vue ! ». Mais Una a juste secoué la tête, en frottant ses poings sales dans ses yeux.

*

Je ne suis pas sûre de vouloir voir ce tableau de Peg peint par Una selon vous. Il y a toujours eu une plaie suppurante dans mon esprit à cause de cette sorcière (je n'ai jamais parlé d'elle à Alan quand il était petit parce que je ne voulais pas qu'il en porte le fardeau comme je l'ai porté). J'ai aussi peur qu'une nouvelle confrontation avec Peg puisse en quelque sorte la libérer... ou plus précisément, relâcher de vieilles rancœurs. C'est ridicule, mais pendant que Peg resserrait son emprise sur l'esprit d'Una, je me suis sentie mise de côté encore une fois. Jalouse même, parce que je me demandais si Una, ma seule amie, entendait Peg comme Nana l'avait entendue à la rivière ce jour-là : une voix provenant d'un lieu où je n'aurais jamais le courage de me rendre.

Jean

4/5/1991

Cher Stephan,

Mes parents sont venus nous rendre visite aujourd'hui, et c'est la même comédie à chaque fois que papa et Vincent se retrouvent ensemble. Ils se font un signe de tête comme s'ils recevaient un coup de fouet.

Grognement : « Vincent. »

Grognement : « Ronnie. »

Les hommes!

Après les chaleureuses salutations habituelles, Vincent a jugé bon de se faire discret et d'aller dans son garage, ou au Labour Club, ou à sa parcelle de jardin. Enfin là où il va réellement quand il dit qu'il se rend à ces endroits. Une fois Vincent parti, Alan a émergé de sa chambre et a préparé le thé. Il s'entend bien avec sa mamie et son papy, et je ne vous dis pas à quel point ça me rend heureuse. Papa lui pose toujours la fameuse question, à savoir s'il sort avec quelqu'un. Le garçon ne sait plus où se mettre, le pauvre. J'aimerais bien qu'Alan sorte avec quelqu'un, mais ce n'est pas le cas. Je le sais.

Comme toujours, maman a fait son inspection, cherchant des signes de perte de poids, des poches sous mes yeux, de nouvelles pilules que j'aurais mises de côté. Son fond de teint Avon avait une couleur de pêche melba, et quand elle s'est jetée sur ma chaise à côté du lit, les coussins ont claqué exactement comme

la friteuse lorsqu'elle avait explosé l'année dernière et que moi, comme une imbécile, j'étais allée y jeter de l'eau. Vincent m'avait attrapé le bras à la dernière seconde puis m'avait balancée sur le plan de travail. Un gros bleu était apparu sur ma hanche. Nous étions allés à l'hôpital et c'est là qu'ils avaient découvert les taches sur mes ovaires. Une chance, vraiment. Impossible de dire ça aux gens du coin. Quand ils m'avaient vue sur mes béquilles, je savais à quoi ils pensaient vraiment.

Mais c'est juste une anecdote. Maman m'a parlé de la famille qui a déménagé récemment au numéro 1 de Loom Street, l'ancienne maison d'Una. Plus de concours d'injures à 2 heures du matin, plus de musique « techno » bruyante. Les parents eux-mêmes ont l'air de sortir tout juste de l'école, a dit maman, pourtant ils ont trois enfants. Je lui ai dit de regarder le bon côté. S'ils ressemblent à la famille d'avant, ils seront partis avant la fin de l'année.

« Mais ma chérie, elle a répondu, et si la prochaine clique est encore pire ? Au moins ceux-là portent des chemises la plupart du temps. »

Y a plus que des chiens pour se partager la cité. Des propriétaires privés, qui n'ont jamais foutu un doigt de pied ici, font casser les prix des anciennes propriétés municipales pour les relouer à la municipalité à des loyers hors de prix quand elle n'a plus de maisons pour les mal-logés. C'est de la folie. Ou on les remplit de toutes sortes de fauteurs de troubles. Ceux qui peuvent s'en vont. Mais pas nous. Vincent a acheté notre maison il y a dix ans, et il refuse de déménager même si les choses vont de plus en plus mal. Et les choses vont de plus en plus mal. Il y a de moins en moins de visages familiers autour de nous ces temps-ci, et des tas de gamins qui traînent dehors. Ils traînent autour des arrêts de bus et dans les coins de rue jusqu'à n'im-

porte quelle heure. Quand je les vois, je me demande : « Où sont vos parents ? »

Mais après je pense à George et Talitha, et je sais.

Au nord de la cité, il y a un bout de terre boisée à travers lequel passait la Cong Burn, une petite rivière qui alimentait la Tees (bon, je dis rivière, mais c'était plutôt comme un ruisseau, et il est asséché maintenant, à ce que j'ai entendu dire. Ils l'ont enseveli pour construire de nouvelles maisons quelque part entre ici et Yarm.) Sur le bord du ruisseau, il y avait un gros tuyau en béton au-dessus de l'eau : l'entrée d'un labyrinthe souterrain de vieux égouts reliés aux usines des eaux délabrées de l'autre côté de la cité.

Maman me l'avait bien mis dans le crâne : NET'APPROCHE PAS DU TUYAU.

Et, étant une petite fille bien sage, je ne m'en étais jamais approchée. Mais un jour Una a eu son idée.

C'était l'automne et nous avions tout juste frappé à la porte de nos treize ans. Les feuilles tombantes étaient rouge et or, comme la nappe spéciale Nouvel An de maman, et craquaient comme de la couenne de porc grillé sous nos pieds. J'avais pleurniché tout le chemin :

« On sait même pas où ça sort.

— Exactement, répondait Una, qui faisait cligner sa lampe torche en l'allumant et l'éteignant.

— Mais si ça sort nulle part ?

— Et si ça sort sur un autre monde ?

— Va y avoir des rats.

— Oh les rats, les rats... »

Nous sommes arrivées sur la rive en face du tuyau. Le ruisseau coulait, vers la Tees, je n'avais jamais été aussi loin. Sans

retirer ni ses chaussures ni ses chaussettes, Una s'est enfoncée dans l'eau jusqu'aux tibias en éclaboussant ses jambes pleines de bleus. « Una, je veux pas... » Elle a sorti la bobine de ficelle de sa culotte.

« C'est comme l'histoire du Minotaure à l'école. On se perdra pas.

— On devrait s'en aller.

— *Haway*, Jean. Fais pas ta poule mouillée.

— Je ne fais pas ma poule mouillée. »

Elle a donné un coup de talon et jeté de l'eau.

« On dit toujours qu'on s'ennuie ici. Ben ça c'est l'aventure.

— Mais je porte mes nouveaux vêtements. (Ce qui était vrai.)

Un chemisier de couleur pêche et une jupe en coton de chez Woolies. »

Les yeux d'Una se sont rétrécis comme des encoches faites au couteau. « J'y vais avec ou sans toi.

— Una, s'il te plaît. »

Elle a lancé la bobine dans le tuyau et s'est hissée à sa suite.

« S'il te plaît. » J'avais les larmes aux yeux.

Elle a attaché le bout de la ficelle à un boulon sur le bord du tuyau et l'a secoué pour s'assurer qu'il tenait. Le tuyau a poussé un soupir autour d'elle. Le dos voûté, elle a éclairé le fond de sa gorge avec la lampe, hurlant comme un loup – *Aw000000* – après la lumière. Son visage était tout tordu lorsqu'elle s'est tournée vers moi.

« Dernière chance, elle a dit.

— Una... j'ai dit en vain.

— Dis-leur que je suis morte en héroïne », elle a lancé avant de se fondre dans les ténèbres.

J'étais désespérée. Je faisais les cent pas en pleurnichant le long de la berge. Une, deux, trois fois, j'ai enlevé mes chaus-

sure, mes chaussettes et j'ai trempé le bout de mes orteils dans l'eau glacée, mais une, deux, trois fois, j'ai fait marche arrière. J'ai pensé rentrer à la maison en courant et avertir maman, mais j'avais été maintes fois prévenue de ce qui arriverait si je venais ici. Puis, il y avait cette règle tacite que tous les enfants connaissaient – il ne fallait JAMAIS rapporter. Quand même, que se passerait-il si Una se perdait? Si elle ne devenait elle-même rien que des os et une histoire de fantôme? Je me sentais tellement tiraillée dans toutes les directions que la meilleure chose à faire était encore de s'asseoir sur la berge et d'attendre.

Una avait raison. J'étais une poule mouillée.

Le temps passait. La nuit tombait et le froid m'enveloppait petit à petit. Pour ne pas paniquer, j'ai commencé à mettre des limites de temps insensées : « Une minute de plus et je pars! Un éléphant, deux éléphants, **trois** éléphants... », mais après qu'une troupe de soixante éléphants sont passés de la trompe à la queue, je n'ai pas bougé. Puis : « OK, quand l'ombre de cet arbre atteindra le rocher, je me tire! » L'imaginer avancer doucement vers sa destination était une torture parce que je savais que je n'irais nulle part une fois qu'elle y serait arrivée. J'ai essayé de me mettre en colère – tout ça c'était la faute d'Una! Elle n'avait pas le droit! Mais l'obscurité qui s'épaississait avait choisi de peser plus du côté de la Peur, que de la Rage, et ma crise de colère n'a pas fait long feu.

Finalement, incapable de supporter la situation plus longtemps, je me suis levée pour partir. J'étais juste en train de me frotter pour enlever la boue quand j'ai entendu un bruit venant du fond du tuyau.

« Una? » j'ai appelé, osant hausser un peu la voix.

Pas de réponse. Le bruit s'accroissait. Des pas? Le fracas de pas qui s'approchaient de plus en plus.

« Una, c'est toi ? »

Clang... clang... clang...

« C'est pas drôle... »

Clang... clang... clang...

« Una, je te laisse ! »

La ficelle qu'Una avait attachée au boulon a fait un bruit sec et a disparu dans le tuyau comme on aspire un spaghetti. Ça s'était mis à courir – Clang! Clang! Clang! – et exactement comme Nana, mes jambes ne pouvaient plus bouger – **CLANG! CLANG! CLANG!** Le tuyau s'est agrandi, prêt à m'engloutir, et une voix horrible a hurlé :

||||EEEEEEAAANNNNN!

J'ai trébuché, suis tombée dans un enchevêtrement de ronces, en criant.

Le visage pâle, rieur, d'Una est apparu dans la bouche du tuyau. « Tu croyais que c'était Peg Powler qui venait te chercher ? » Elle s'est éclaboussée en entrant dans le ruisseau, puis s'est avancée jusqu'à la rive, là où j'étais couchée dans les épines. J'ai donné un coup de pied dans sa main quand elle me l'a tendue pour m'aider.

« Jean, c'était juste pour rigoler. »

Avec des traces de mousse sous chaque œil, Una me regardait me libérer à grand-peine. J'avais l'impression que tout mon corps était lacéré. Du sang qui coulait de mes poignets taillés avait taché mon chemisier déchiré et tout entortillé autour de moi. Je me suis relevée en chancelant.

« Ça va, a dit Una, c'était juste une blague.

— Je te déteste, j'ai répondu.

— Je voulais pas te faire peur.

— J'ai pas eu peur! »

Elle est presque arrivée à effacer son sourire. Presque.

Je suis partie furieuse à travers le tas de feuilles mortes avant qu'elle ne puisse me voir pleurer, mon nom me suivait entre les arbres lorsque les larmes ont commencé à couler.

Oh, ce que j'ai pris en rentrant à la maison! En guise de punition, il a fallu que je passe tout le semestre à nettoyer la cave pour le passage du chiffonnier. Transporter des piles de vieilles gazettes moisies et des chutes de lino sales dans des boîtes humides qui se défaisaient dans mes mains. Il y avait des araignées, aussi. Des grosses. Mais je n'ai pas dénoncé Una parce que, vraiment, à qui je pouvais bien le raconter? Ce n'était pas la fille de maman. Malgré mon jeune âge, j'avais bien compris que si je forçais ma mère à s'en mêler cela n'aurait fait qu'aggraver les relations en réalité difficiles entre ma famille et la sienne. Una avait le droit de me tenir compagnie pendant que je travaillais, et elle s'occupait des araignées pour moi parce qu'elle se sentait coupable. Dans les ombres créées par l'unique ampoule nue de la cave, j'avais les cheveux ébouriffés et les traits creusés. On ressemblait à des jumelles là-dessous, je me disais, moi et Una. Mais seulement là-dessous. Cette distinction étant la réelle différence entre nous.

Maintenant que je suis mère, je vois cette journée au tuyau différemment avec le recul. Je n'étais pas une poule mouillée. La raison pour laquelle je n'avais pas suivi Una n'était pas la peur

de vivre, au contraire, c'était parce que je voulais vivre. Una, elle, n'en avait rien à faire, car fort peu de personnes s'intéressaient vraiment à elle.

Dans votre lettre, vous me dites que les traces d'Una s'évanouissent – «se meurent» est le mot que vous avez utilisé, je crois – donc il est impossible de savoir si elle a eu des enfants à elle. Je vais peut-être paraître un peu dure, mais j'espère qu'elle n'en a jamais eu. En un sens, les Cruickshank ressemblaient à cette cité qui s'écroule autour de moi. Tout simplement incapable de supporter le poids des générations.

Fatiguée maintenant. Plus à venir.

Jean